

Aliyeh Ataei

La frontière des oubliés



folio

Aliyeh Ataei

La frontière des oubliés

*Traduit du persan
par Sabrina Nouri*

Préface d'Atiq Rahimi

Gallimard

Née en 1982, Aliyeh Ataei est une écrivaine et poétesse irano-afghane qui a déjà publié cinq livres en Iran, où elle a reçu de prestigieux prix. *La frontière des oubliés*, sa dernière parution en Iran (2021), est son premier texte traduit en français.

À L'ENCRE ERRANTE

« L'exil... c'est laisser son corps derrière soi. »

OVIDE

Seuil et *ailleurs*. Ces deux mots, les plus beaux de la langue française, me sont chers. Phonétiquement, poétiquement et politiquement. Ils se prêtent avec grâce à définir non seulement la matière et l'entité de l'œuvre d'Aliyeh Ataei, mais aussi l'étoffe et l'identité de l'écrivaine elle-même. Les réduire en deux mots serait plutôt un sacrilège qu'un défi. Mais l'un n'empêche pas l'autre, me diriez-vous. Donc :

Seuil, parce qu'elle, Aliyeh Ataei, a vu le jour et connu le monde aux frontières qui séparent l'Afghanistan de l'Iran. Oui, c'est là, sur cette balafre, tracée par l'Histoire sur la peau de la terre, que le corps de l'écrivaine a connu sa première chute, son *exil originel*, en franchissant le seuil charnel de sa patrie foetale. Ainsi a-t-elle été violemment condamnée à l'errance avant même d'être née.

Seuil, parce que, à l'instar de ses personnages, elle est là, debout aux confins de l'amour et de la haine entre deux terres, deux pays

qui, jadis, étaient un même territoire, une même histoire, une même langue. Mais plus maintenant. Les deux peuples s'aiment et se haïssent, se chérissent et se méprisent...

Et elle, comme corps afghan, elle est proscrite de l'Iran ; et comme âme iranienne, elle est bannie de l'Afghanistan.

Quel abîme !

Mais Aliyeh Ataei en fait fi.

Parce qu'elle sait quoi en faire. Et comment.

Il ne faut pas le combler. Ni le fuir. Il faut seulement le contempler, le mettre en récit.

Son corps, comme ses mots, est suspendu au-dessus de cet abîme, que la rhétorique de la géopolitique appelle la « frontière ».

Seuil, parce que ses mots errants incarnent les *oubliés*, femmes et hommes proscrits qui vivent au bord de cet abîme, comme elle, dans la crise identitaire et dans l'incertitude de leur destin. Ils vivent dans cet espace que la rhétorique de l'exil rebaptiserait comme *barzakh* – terme emprunté à la théologie de nos ancêtres selon laquelle le corps humain, après avoir franchi le seuil de la vie, demeure quelque temps dans ce lieu où l'âme le quitte pour se purifier de ses péchés. Toute littérature mystique n'aspire qu'à cette délivrance. Mais pas l'écriture de l'exil. Celle-ci ne cherche aucunement à purger l'âme – qui lâche un jour indignement le corps, lequel l'a (sup)portée durant toute une vie. Quelle ingrate, cette âme !

L'écriture de l'exil n'a qu'un désir : libérer le corps des êtres enfermés dans le *barzakh*. C'est un acte placide, un cri silencieux du corps pour assouvir sa vengeance contre la lâcheté de l'Histoire qui le délaisse aux épreuves de l'exil.

La frontière des oubliés, comme toutes les œuvres d'Aliyeh Ataei, est l'empreinte de cette révolte, menée par le corps de l'écrivaine contre l'ignominie de l'Histoire qui l'a condamné à l'incertitude d'une errance sans répit entre l'Est et l'Ouest, le passé et le présent, l'intérieur et l'extérieur, la chair et l'esprit, le silence et le cri, le rêve et le vécu... Une révolte pour se reconstituer, sinon pour se réinventer, afin de retrouver sa propre identité. Elle écrit : « L'exilé, égaré dans un no man's land entre la vie et la mort, cherche peut-être avant tout à se reconstruire lui-même sans se soucier de l'état de sa maison, que d'autres ont démolie brique après brique. »

Seuil, parce que son écriture est l'expression de son corps suspendu entre ses origines et ses rêveries terrestres, en faisant le deuil de toute promesse céleste ! Lisons un de ses poèmes, qu'elle a récemment écrit :

*Vous saviez où chercher le pain
Mais vous ne me l'avez pas montré
Vous saviez comment faire l'amour discrètement
Mais vous ne me l'avez pas montré
Vous saviez comment aller en Amérique ou en Europe
Mais vous ne me l'avez pas montré
Pourquoi
Dites-moi, pourquoi je dois croire aujourd'hui en vous qui
prétendez me montrer la voie du paradis ?*

Et puis, *ailleurs*.

Ailleurs, parce qu'elle est au pas de la porte qu'elle franchit bellement pour se trouver dans *l'espace littéraire* du monde.

Ailleurs, parce qu'elle est toujours là où elle n'est pas. Sur la terre afghane, elle est une Iranienne, et sur la terre iranienne une Afghane. Son destin, comme ses origines, est ailleurs. Telle Hannah Arendt qui, dans une de ses lettres à Martin Heidegger, écrit : « Je ne me suis jamais sentie une femme allemande, et il y a bien longtemps que j'ai cessé de me sentir une femme juive. Je me sens telle que je suis tout bonnement, à savoir celle qui vient d'ailleurs. »

Et qui vit ailleurs.

Et qui va ailleurs.

Ailleurs, parce que Aliyeh Ataei réinvente ses origines, sa terre, son monde, par et dans son écriture.

Ailleurs, parce qu'elle est une écrivaine de l'espace, de la terre, et non pas du temps, du ciel. En tant que telle, elle défait l'espace, pour répandre l'encre noire de sa plume sur la carte des frontières, détruisant toutes les limites pour que ses mots *nomades* territorialisent *l'espace littéraire* sur une autre terre. Car, comme tous les écrivains, faute de *changer le monde*, elle s'astreint à *changer de monde*, en construisant son propre espace sur une terre où elle ne se sent pas libre, mais privée du monde.

Ailleurs, parce que vivre sur les failles d'une terre tremblante de la folie des phalocrates de Dieu et tremblée par la violence des guerres successives ; renoncer au paradis ; écrire en tant que femme...

Oui, tout cela fait d'elle une transfuge, une exilée en deçà de la société, et au-delà du temps, dans les marges, comme toute minorité. Et surtout une écrivaine qui appartient à la *littérature mineure*, selon l'expression de Deleuze et Guattari à propos de

l'écriture de Kafka. Il s'agit d'une littérature qui « n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure ».

Aliyeh Ataei a su créer sa propre langue dans la langue persane de l'Iran. Transférer une telle écriture encore dans une autre langue, encore dans un autre espace littéraire, exige une plume, comme celle de la précieuse Sabrina Nouri, connaissant l'expérience du seuil, sachant s'engloutir dans l'encre trouble de l'exil.

D'un *seuil* à l'autre, d'un *ailleurs* à l'autre, ainsi vit Aliyeh Ataei, comme ses personnages qui oscillent dans l'espace vertigineux des confins où se croisent *l'amour*, *la guerre* et *l'exil*. Trois thèmes majeurs, trois expériences à partir desquelles elle se construit viscéralement dans ses œuvres, et plus particulièrement dans *La frontière des oubliés*.

Atiq Rahimi

AVANT-PROPOS

Mon éditeur en France m'a demandé si je pouvais écrire un avant-propos à mon livre. Je suis assise à mon bureau, à Téhéran, et tout semble en ordre. Cependant le bruit des grenades qui provient de la rue fait trembler mes doigts sur le clavier, dans un mélange de peur et de colère qui s'empare de moi alors que je commence tout juste à taper ces mots. Peur ou colère ? Mélancolie ou révolte ? Le sentiment est si oppressant que je ne parviens pas parfaitement à en saisir la nature, alors que je suis à son écoute avec chaque fibre de mon corps.

La frontière des oubliés est l'histoire de femmes blessées, l'histoire de leurs corps blessés et meurtris à la frontière irano-afghane. C'est l'histoire des femmes d'Iran et d'Afghanistan qui partagent le même sang, et le même sort – pas le sang qui coule dans leurs veines mais celui qui unit leur destin au sein d'une question commune : qui écrit le script de leur vie ?

La vie noyée dans le danger et le climat de frayeur qui durent depuis toutes ces années a engendré l'image de la « femme opprimée » du Moyen-Orient, mais je me suis efforcée d'écrire un texte qui brise leur mutisme. Ceci est un livre de voix. À cet instant même, je peux entendre à l'extérieur les voix des femmes qui crient « *Azaadi*¹ », mot qui finit par mourir dans le bruit des tirs. Les femmes de notre terre sont parfois loin d'être impuissantes. De

temps à autre, elles sont même courageuses, et si vous les écoutez attentivement à travers les pages de ce livre vous les entendrez, même celles qui sont mortes – les voix authentiques de femmes qui ont enduré tant de souffrance, une souffrance qui va au-delà de la souffrance individuelle.

Et oui, à ce moment précis où je tape le mot L-I-B-E-R-T-É, quelqu'un pourrait bien faire taire la voix que j'entends crier le mot « liberté » par ma fenêtre. C'est un soir de tumulte à Téhéran. Et je me demande : que cherchent donc ces femmes ? Voici la réponse : la dignité humaine.

Je suis une écrivaine de l'observation, et tout ce que j'ai écrit à ce jour découle de mon vécu. Le livre que vous tenez entre vos mains – conçu grâce à des récits intimes et des anecdotes issues de mes quarante années sur cette terre – est devenu l'écho de toutes les femmes des territoires moyen-orientaux de nos jours, une géographie que le monde entier cherche à dominer par la force, et dont les vies paraissent sans aucune valeur aux yeux des puissants qui ne poursuivent que leurs propres intérêts.

Une femme n'est pas seulement une femme au Moyen-Orient ; c'est le pétrole même de la région, qui prend feu et qui enflamme. Jusqu'au jour où le pétrole circulera sous cette terre, elle brûlera de l'intérieur. Et les droits des femmes continueront à n'être que duperies pour tout obtenir sauf leur dignité et respect.

Ce soir, je suis agitée par le vacarme au-dehors car je ne saurai jamais combien de femmes seront tuées dans la rue que j'habite, combien finiront en prison ou disparaîtront à tout jamais. Ce soir, alors que je tape ces mots, je ne sais même pas si je finirai victime de ma propre écriture demain matin. Je ne sais pas non plus si je

verrai le jour où mon livre sera imprimé en français. Mais je suis écrivaine, et je trouve mon salut dans ces mots, dans les questions : pourquoi nous tuez-vous ? Pourquoi occupez-vous nos maisons ? Pourquoi ne nous accordez-vous pas dignité et honneur ? Et où se trouve ce paradis imposé vers lequel vous nous forcez ?

Une voix en moi m'a dicté d'écrire sur les personnages de *La frontière des oubliés*, sur les femmes qui furent tuées sans jamais effleurer la moindre liberté ni sécurité, sur les femmes qui perdirent la vie durant ces cinquante années de guerre et de tumulte en Afghanistan et à la frontière iranienne, qui n'avaient commis aucune faute hormis celle d'être prédéterminées géographiquement à naître dans une zone du monde où leur vie ne vaut quasiment rien.

Les mots de ce livre chroniquent les existences de certains êtres aux destins malheureux et pourront attrister les lecteurs, mais ces mots furent aussi écrits dans l'espoir de jours meilleurs. Oui, « l'espoir » incarne l'acte d'écrire ces mots précis. L'espoir est ce qui traverse chaque femme afghane qui, dans son combat pour pouvoir aller à l'école, s'insurge contre les lois religieuses draconiennes des Talibans. L'espoir est ce qui existe dans les gorges iraniennes angoissées qui clament leur liberté au bout de la rue. L'espoir est dans les longues chevelures ondoyantes que les femmes se coupent ici – des femmes qui se regroupent dans les rues pour faire résonner leur révolte.

Je me permets ces dernières lignes pour les lecteurs de ce livre :

J'ai traversé un chemin sinueux pour que ces mots vous atteignent. S'il vous arrive d'y ressentir ma douleur, sachez que la douleur n'a pas cessé, mais ne me considérez aucunement comme une héroïne. Mes héroïnes sont les femmes que vous êtes sur le point de découvrir dans ces pages, et celles qui, ce soir même, se

tiennent droites sous une pluie de balles tout en criant le mot « *Azaadi* ».

Aliyeh Ataei

Téhéran, le 16 novembre 2022

1. « Liberté » en persan.

« J'ai fait, comme la pierre, vœu de patience. »

Nadia ANJUMAN

Deux rescapés discutaient dans un champ.

L'un dit : « Tu as vu comme on les a chassés, les Russes ? » L'autre demande : « Tu avais saboté leurs tanks ? » Le premier répond : « Les canons ! Je les ai bourrés et ils n'ont plus tiré. »

Quand j'étais enfant, je ne savais pas qu'on pouvait rendre un tank inutilisable en obstruant son canon avec des chiffons. Des années plus tard, sur la route du Panjshir au Paktia, j'ai vu quantité de carcasses de tanks et de blindés enlisés dans la boue, baraques en tôle rouillée jonchant la plaine aride, avec toute sorte d'usages pour toute sorte de gens : drogués, fugitifs, moudjahidines autoproclamés, communistes fervents ou amants impies...

La guerre avait changé de visage. Les objets étaient métamorphosés, mais nous restions maudits.



Ici, c'est la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan

1365 du calendrier persan (1986)

Khorassan Sud, Iran / province du Farah, Afghanistan

Sur nos cartes il est écrit :

Cher résident de la frontière,

Cette carte donne accès aux magasins ETKA ainsi qu'aux dispensaires de l'armée et permet de bénéficier de réductions sur les marchandises. L'attribution de cette carte est réservée aux seules populations frontalières. Elle n'a aucune validité ailleurs.

Au dos on lit :

Le titulaire de cette carte, iranien ou naturalisé, est assujetti aux lois de la République islamique d'Iran. En cas de guerre, il s'engage à servir avec loyauté et pacifisme. Dans l'éventualité d'un conflit frontalier, le ministère des Affaires étrangères ou celui de l'Immigration de la République islamique d'Iran statuera sur le sort des populations frontalières.

Au milieu des années 1980, mon père n'avait pas encore connaissance de l'attribution de cette carte, mais il décida néanmoins de s'engager dans la guerre contre l'Irak. Honnêtement, je ne mets pas en doute le pacifisme de ses intentions, mais sa loyauté était plus questionnable. Fuir la guerre dans son pays pour s'enrôler dans celle du voisin ne me paraît pas très loyal.

Mon père avait rejoint la caserne de Birjand pour les entraînements, mais il n'arriva jamais au front. Après seulement deux semaines, il revint à la maison, souffrant de violents maux de tête, de nausées et de convulsions, officiellement réformé pour troubles de l'audition et du langage. Les premiers temps, les médecins défilaient, conviés à son chevet par mes oncles ou ses amis, jusqu'au jour où ils déclarèrent : « Il n'y a rien à faire, il faut le faire soigner à Téhéran, le pauvre souffre d'épilepsie. »

Très rapidement, l'homme bien portant et rieur d'autrefois devint un être maigre et plaintif. Le plus souvent, je restais sur le seuil de la porte ou bien je l'observais par la fenêtre, trop intimidée pour m'approcher de lui. Pourtant, le jour où Daoudi, la doctoresse qui était son médecin traitant, vint annoncer qu'il allait être conduit à Téhéran par la route, je voulus absolument les accompagner. Selon elle, le voyage en avion était impraticable car les crises survenaient désormais très fréquemment, or, dans ces moments-là, il fallait pouvoir être au calme pour surveiller l'activité électrique du cerveau de mon père et immobiliser ses membres. Nous prîmes donc la route de Téhéran dans un van Toyota transformé en ambulance, avec mon père, ma mère, Daoudi la doctoresse, le fils de Yaqoub le charretier et le chauffeur du van.

Le printemps arrivait à sa fin et Téhéran se trouvait à mille deux cents kilomètres de chez nous. Ma mère était assise à l'avant avec le chauffeur et, à l'arrière, aux côtés de mon père allongé à même le plancher, se trouvaient Daoudi, le fils du charretier et moi, secouée par les sanglots.

À cette époque, rien que pour rejoindre Birjand depuis notre maison frontalière avec ce van et sur cette piste cabossée, il fallait compter au moins cinq heures. Mais toutes les demi-heures, la

doctoresse tapait sur la cloison qui nous séparait de la cabine du chauffeur, pour réclamer l'arrêt du véhicule. La crise ne tardait pas alors à arriver. Elle durait une vingtaine de minutes, ou plutôt trente depuis les toutes premières secousses jusqu'aux pleurs qui suivaient. Ainsi, le voyage de cinq heures jusqu'à Birjand nous prit finalement près de douze heures.

D'après Daoudi, une balle avait dû frôler la tempe de mon père pour provoquer de tels dégâts neurologiques. Quant à moi qui l'observais de très près pour la première fois depuis son retour, je m'étais rendu compte qu'à l'approche d'une crise, quelque chose changeait d'abord dans son regard, puis que ses poings se serraient avant que peu après les secousses se déclenchent.

Daoudi avait deux coussins, l'un rond, l'autre plat et étroit. Elle plaçait immédiatement le premier sous la tête de mon père et l'autre entre ses mâchoires. Projetée en avant, la tête retombait brutalement sur le coussin rond et le plancher du van vibrait dans un déchirant fracas métallique qui me perçait les tympans.

Une fois à Birjand, Daoudi voulut repartir au plus vite mais ma mère, qui ces derniers temps ne domptait plus le flot de ses larmes, l'implora de rester un peu. Cependant la doctoresse ne voulut pas prendre de risques. Les spasmes étant violents et propres à provoquer à tout moment un incident vasculaire, il fallait l'hospitaliser au plus vite dans une unité de soins intensifs. En sa qualité de médecin généraliste, Daoudi avoua humblement ne pas posséder les compétences nécessaires pour soigner des pathologies du système nerveux. Nous reprîmes donc sans tarder la longue route vers Téhéran, dans une interminable traversée du désert. Je me tenais aux barres des parois du van et regardais les crises à distance. Chacun connaissait sa tâche. Le fils du charretier maintenait les

membres pendant que la doctoresse immobilisait la tête en enfonçant le coussin plat entre les mâchoires. La seule chose qui me préoccupait alors était de savoir s'il souffrait beaucoup, tandis qu'à présent je sais que quelqu'un qui lutte pour sa survie ne ressent plus la douleur.

Au crépuscule, nous fîmes une pause dans le désert de Khor et Biyabanak juste après une énième crise. Mon père parut soudain remarquer ma présence dans le van et me tendit les bras. Comme Daoudi ne disait rien, je m'approchai de lui. Après deux mois pendant lesquels je m'étais tenue à distance, je sentis ses mains se refermer autour de moi. Des mains qui n'étaient pas celles d'autrefois et qui tremblaient tellement qu'on aurait cru qu'elles me martelaient. Pourtant, à cet instant, malgré la peur que m'inspirait son corps depuis son retour, je ne ressentais plus aucune crainte. Ma mère servit le repas en toute hâte, mais voyant que je n'avais pas d'appétit, elle fondit en larmes et me supplia de manger. Je m'exécutai afin de faire cesser ses pleurs, alors que j'avais la nausée et l'estomac noué. Il y a des moments où même l'enfant comprend qu'il n'a pas le droit d'être malade.

Après Khor et Biyabanak se déployait la région du désert de sel. C'était une nuit étoilée et le désert étincelait sous le clair de lune. Le chauffeur avait monté le son de la radio qui diffusait une chanson afghane :

*Dans le ciel de février, il pleut du musc sur Kaboul
Une onde verte tapisse les rues de Kaboul*

Par la fenêtre ouverte à l'avant du van, les notes glissaient dans l'air. Le fils du charretier dormait en boule sur le plancher, une

corde nouée à son poignet jusqu'à la cheville de mon père. Adossée aux barres, Daoudi tenait, elle aussi, l'extrémité d'une corde nouée au poignet de mon père.

Et Sarbane chantait...

*Le nuage a les yeux humides, l'herbe se met à voler
À Kaboul, le cyprès et l'iris sont exaltés*

La respiration de mon père se perdait dans les cahots de la route et les soubresauts du van faisaient vaciller la lune et les étoiles dans le ciel. J'avais mal au ventre, mais mon cerveau d'enfant était trop occupé à essayer de comprendre comment les balles peuvent tuer pour y prêter attention. Je m'imaginai construire une usine fabriquant des armes, et je me vengeais de tous les responsables des malheurs de mon père. J'étais encore perdue dans mes pensées lorsque mon père sursauta, tirant sur les cordes qui entravaient sa main et sa cheville. Dans ma logique enfantine, seules les bêtes étaient attachées ainsi et donc, indignée, je me précipitai pour défaire les cordes qui le reliaient à Daoudi et au fils de Yaqoub. Daoudi mit par la suite mon acte au compte de l'innocence, mais je pense que j'avais agi plutôt par fierté ou par amour-propre. Pendant la première secousse, Daoudi et le fils du charretier dormaient encore. La crise suivit immédiatement. Le coussin rond glissa, la tête de mon père projetée en avant heurta violemment le plancher du van en retombant. Tout le monde bondit et le chauffeur freina brutalement. Ayant observé à plusieurs reprises que ses mâchoires se refermaient très rapidement sur sa langue, je courus enfoncer ma petite main de cinq ans dans la bouche de mon père. On entendit le craquement des os broyés. La mâchoire se verrouilla et un filet de sang mêlé d'une écume blanchâtre se mit à couler du coin des

lèvres. Je savais que sa mâchoire ne s'ouvrirait pas avant vingt minutes et pour la première fois de ma vie j'appris à supporter ma douleur. Ce n'était pas une chose rationnelle ; instinctivement, je fermai les yeux et me mis à respirer rapidement jusqu'à ne plus entendre que le souffle de ma respiration et, perdus dans le lointain, les cris estompés de ma mère et de Daoudi. Quand la mâchoire de mon père s'ouvrit enfin, Daoudi attrapa ma main droite inerte. Je saisis immédiatement le pan de ma jupe avec mon autre main et essuyai le sang au coin de sa bouche. Daoudi désinfecta ma main et l'enveloppa dans un bandage trouvé dans sa trousse. Je ne pleurais pas, je regardais couler les larmes de mon père désemparé, en pensant : est-ce que ses dents lui font très mal ? Est-ce qu'il souffre beaucoup ? L'intensité de sa douleur me préoccupait alors plus que tout.

Je passai le reste du voyage à l'avant du van, aux côtés du chauffeur qui était afghan et vivait en Iran depuis longtemps. De temps en temps, il me demandait si ma main me faisait encore souffrir. Je ne souffrais pas, j'écoutais la voix de Sarbane qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire.

*Elles redonnent la vie à mon âme,
Les mûres noires de Parwan et l'eau fraîche de Paghman*

Je m'étais fondue dans la musique, ou bien la douleur était si intense que je ne la ressentais plus.

Mon père avait vécu une jeunesse heureuse au sein d'une grande famille instruite et aisée, dont la plupart des membres, après de nombreux drames consécutifs à l'invasion soviétique, avaient dû se réfugier en Iran. À présent, leurs terres ancestrales se trouvaient entre les deux frontières, le clan partagé entre l'Iran et

l'Afghanistan, et lui traversait ce désert, en pleine agonie, allongé au fond d'un van.

Après trois jours et demi de route, nous arrivâmes enfin à Téhéran et je vis la ville pour la première fois à travers les vitres du van, entre l'avenue Khavaran et le boulevard Keshavarz où se trouvait l'hôpital Sassan : une ville immense, remplie de voitures et de constructions modernes.

Le département de neuropsychiatrie retentissait jour et nuit des cris et des gémissements des malades. Les blessés du front atteints de troubles psychiques étaient installés dans deux grandes pièces sur des lits de camp séparés par des rideaux bleus. Trois jours après notre arrivée, on m'autorisa à passer quelques heures au chevet de mon père. Le chauffeur et le fils du charretier étaient repartis au village, mais Daoudi était restée. Il lui arrivait de m'expliquer des choses dans un langage enfantin, par exemple, que les oreilles sont un organe très important et qu'elles sont reliées au cerveau, ou que la violence d'un bruit, au-delà du seuil de tolérance, peut entraîner des troubles tels que ceux de mon père. Des années plus tard, auscultant mon canal auditif, un médecin diagnostiqua une atrophie des nerfs de l'oreille interne, qu'il déclara congénitale. Je savais pertinemment que c'était en réalité au sein de l'hôpital que j'avais par choix engourdi mon oreille pour ne pas entendre les hurlements des malades mentaux et pour parvenir, en restant près de mon père, à trouver le sommeil sur une chaise, un banc ou parfois même le sol. Les crises étaient devenues plus fréquentes et quand j'étais avec lui, je portais une paire de jolis gants achetés par ma mère pour qu'il ne s'inquiète pas de ma main bandée. C'était un secret entre ma mère et moi.

Du haut de mes cinq ans, je ne pouvais pas imaginer de lieu plus sûr au monde que l'hôpital Sassan. Même si la nuit on attachait mon père aux barreaux du lit à l'aide d'une lourde chaîne, on lui avait rendu la vie, en tout cas suffisamment de vie pour qu'il retrouve l'usage de la parole.

Au bout de dix jours, il recommença à se nourrir, et deux mois et demi après son arrivée, il pouvait de nouveau parler. Quand une crise s'annonçait, je sortais me poster derrière la porte de la pièce et si quelqu'un venait tirer le rideau qui entourait son lit, je savais alors que je devais m'éloigner et déambuler dans l'hôpital pendant une trentaine de minutes pour ne pas l'entendre délirer. C'était, je crois, ma manière spontanée d'éviter ce qui faisait souffrir. En revanche, quand le médecin lançait en passant devant sa porte : « Alors, monsieur le Khorassani, les nouvelles sont bonnes ? » et que je voyais mon père rire de bon cœur, le monde redevenait beau, sans danger, et je sautillais gaiement à cloche-pied sur toutes les mosaïques du couloir. J'étais heureuse qu'il soit en vie, et je n'avais alors aucune idée de la guerre dans laquelle l'Iran était engagé.

Jusqu'à cette nuit où, endormie sur le banc devant la chambre de mon père, je fus brutalement réveillée par un bruit inconnu déchirant l'espace : la sirène de l'hôpital. Tout l'étage baigna soudain dans une faible lumière rouge. Des gens se précipitèrent dans la chambre. Par la porte entrouverte, je vis mon père attaché aux barreaux, dormant du sommeil profond que procurent les somnifères. Ma mère m'empoigna en disant qu'il fallait partir nous mettre à l'abri, mais il était hors de question que j'abandonne mon père, bloqué sur place par ses chaînes. Je m'agrippai au banc, hurlant de toutes mes forces. J'entends encore l'infirmière de garde, furieuse, me traiter de tête de mule quand, subitement, l'éclairage fut rétabli.

N'est-ce pas ironique d'être soi-même rescapée de guerre et de ne saisir qu'a posteriori dans un autre pays ce que cette guerre signifie, au point d'en arriver à penser, des années plus tard, au regard de la terreur suscitée par les communistes, les Talibans ou Daech, que certaines guerres paraissent meilleures que d'autres ? Comme celle d'ici, qui fait retentir une sirène pour vous laisser le temps de profiter de votre dernier souffle avant de mourir.

Chaque fois que mon père retrouvait ses esprits après une crise, il basculait dans le délire, soudainement terrorisé et en larmes, et se mettait à hurler : « La guerre nous suit... elle nous suit partout... » Ce devait être usant pour lui d'imaginer qu'il avait emporté la guerre en exil et qu'elle continuait de le suivre.

Du Téhéran de cette époque, je garde le souvenir de couloirs bleus et jaunes et de fenêtres donnant sur un boulevard boisé. Trois mois plus tard, nous revînmes à Birjand en avion. C'était l'automne. Mon père allait mieux, mais il n'était plus le même. À partir de sa vingt-septième année, il dut prendre chaque jour huit cachets. Il ne voulut jamais admettre que cette malédiction lui était tombée dessus en allant au front. Il ne fut donc jamais question d'indemnités d'ancien combattant. Des années plus tard, en dépit de sa maladie, il réussit à terminer ses études et, pour se présenter, il aimait dire qu'il était un paysan qui enseignait à l'université. Pendant les dix ans qui suivirent, les crises d'épilepsie pouvant se produire de façon aléatoire, il prévenait ses étudiants dès le premier jour de cours pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Personne ne l'entendit jamais se plaindre, ni de sa maladie, ni de notre infortune. Lorsqu'il perdit toutes ses dents à l'âge de quarante ans, nous étions déjà en possession des cartes de résident frontalier qui donnaient droit aux soins médicaux, mais les soins dentaires en étaient évidemment exclus. Mon père dut

donc payer le dentier de sa poche et il passa toute une soirée à tourner la chose en dérision : « Mais voyons, monsieur, vous ne pensez tout de même pas que vous êtes à la frontière de la France et de la Belgique ! Ici c'est la frontière de l'Iran et de l'Afghanistan ! » répétait-il avec amertume. Tandis que pour moi qui avais tant de fois déchiffré les deux côtés de la carte, les mots prenaient chaque jour une portée plus vaste, comme le territoire de l'Iran et de l'Afghanistan, et non plus la frontière étroite sur laquelle nous nous trouvions.

Couverture

Titre

L'autrice

À l'encre errante, préface d'Atiq Rahimi

Avant-propos

Exergue

Deux rescapés discutaient dans un champ...

Carte

Ici, c'est la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Titre original :
KOORSORKHI

*Originally published in the Persian language
as Koorsorkhi by Aliyeh Ataei.*

© 2021, *Nashre-Cheshmeh Publishing House, Téhéran, Iran.*

© *Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.*

Couverture : illustration de *Tranquility* (détail). Photo © Farshad Usyan.

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

LA FRONTIÈRE DES OUBLIÉS, 2023 (Folio n° 7411).

Aliyeh Ataei

La frontière des oubliés

Traduit du persan par Sabrina Nouri

Préface d'Atiq Rahimi

« Les frontières nous blessent et les coupables de ces crimes restent impunis. Nous sommes ceux qui vivent et ceux qui vendent la frontière. »

Ces neuf récits autobiographiques retracent le parcours d'Aliyeh Ataei, depuis sa fuite, enfant, de la frontière afghane pour se réfugier à Téhéran, jusqu'à aujourd'hui. Dans chacune de ces vignettes de vie qui se font écho, l'écrivaine brosse le portrait de ses compatriotes exilés, des « frontaliers », souvent des femmes, qui portent tous des traces de la guerre, des plaies profondes marquées par des balles invisibles. Au gré de ses rencontres, elle s'interroge sur la violence du déracinement et l'identité à jamais instable qu'il engendre.

Dans une langue limpide et tranchante, Aliyeh Ataei témoigne du sort de tous les exilés qui de génération en génération se transmettent leurs blessures.

« Des récits superbement écrits qui racontent les destins des victimes oubliées des barbaries. »

Tahar Ben Jelloun, *Le Point*

Cette édition électronique du livre
La frontière des oubliés d'Aliyeh Ataei
a été réalisée le 10 juillet 2024
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073059475 – Numéro d'édition : 627453).
Code produit : Q04954 – ISBN : 9782073059482.
Numéro d'édition : 627454.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).